

Regard

Marie-José Latour

L'Abîme délicieux,
entretien avec Xavier Doumen

« Vertes exclamations
du vent dans les branches.
De l'autre côté : le vide. »

Octavio Paz, *Mise au net*.

Xavier Doumen est photographe à Toulouse. Il est l'auteur de la photographie de l'affiche de la Journée nationale des collèges de clinique psychanalytique du Champ lacanien qui se tiendra à Rennes le 21 mars 2009 sur « Lesdits déprimés ». Il est également l'auteur de l'affiche qui accompagne le séminaire des enseignants du CCPSO sur le même thème. Il a bien voulu répondre à quelques questions autour de son travail.

Marie-José Latour : Vos expositions ont, pour celles que je connais, des titres qui évoquent le vide : Abîmes, Béances, Accrochez-vous au bas-tingage. Cela nous rappelle que l'image est née dans la nuit à l'occasion d'un départ – c'est l'histoire de la fille du potier de Sicyone ou de la jeune fille de Corinthe dont parlent, après Pline, Pascal Quignard dans La Nuit sexuelle ou Marie-José Mondzain dans Homo spectator. Cette jeune fille était amoureuse d'un jeune homme. Celui-ci partant pour l'étranger, elle entoura d'une ligne l'ombre de son visage projetée sur le mur par la lumière d'une lanterne. Toute image ne fait-elle pas le deuil d'un corps pour faire vivre un désir ?

Xavier Doumen : Pour moi, dans cette question de l'abîme et du vide, il s'agit au départ d'un vide intérieur. Je ne connais pas encore très bien le rapport des images que je produis avec la mort. J'explore ce vide. Des personnes extérieures peuvent l'approcher, mais, moi, je

n'ai pas la réponse. [...] C'est un cheminement. C'est une production totalement nouvelle, je suis encore dans des interrogations pour la faire avancer, pour savoir ce que je vais proposer d'autre, parce que je ne vais pas suspendre des poupons *ad æternam* [il s'agit de la photographie intitulé *Accrochez-vous au bastingage*]. Ma réflexion doit avancer, peut-être vers une autre façon de représenter ce vide. Le but de mon travail est purement égoïste : il faut que ça m'apporte quelque chose. Si cela apporte quelque chose aux autres et si ça leur fait poser des questions, tant mieux ! [...]

J'ai commencé à me préoccuper de cette question du vide assez tôt. Avant de faire de la photo, j'étais *designé* et amené à dessiner toutes sortes d'objets, d'espaces. On me faisait souvent des remarques sur ce déséquilibre que je créais, cela m'amusait beaucoup de jouer avec cette notion et aussi avec le vide. Je l'ai donc étudié, pratiqué sur l'objet et l'espace. Ce vide me poursuit et je le poursuis avec l'image.

M.-J. Latour : Dans le numéro 7 de L'En-je lacanien, cette photographie est accompagnée d'une épiphanie, aurait dit Joyce, tout à fait bienvenue pour contre-dire cette « immobilité vive ».

- « *Accrochez-vous au bastingage :*
- *C'est lourd quand même, non ?*
- *Quoi ?*
- *Eh bien moi ! Je me sens lourd.*
- *Ah c'est sûr ! Tu devrais t'en débarrasser !*
- *Quoi !... J'y pense parfois.*
- *Qu'est-ce que tu attends ?*
- *C'est plus fort que moi, il faut que je m'accroche. »*

J'ai trouvé particulièrement intéressante cette sorte de Witz que produit cette photographie. La présence énigmatique de ce qui n'est pourtant qu'un poupon en celluloïd penché à cette balustrade nous fait éprouver un violent sentiment de réel. C'est précisément l'irréel de l'image qui fait surgir le réel. Derrière le papier, il n'y a rien que le grain de papier, et pourtant ! Ce n'est donc pas une illustration, une mise en relation, mais plutôt la production d'un décalage, une contradiction, un contre-jour qui tresse la dépression et le désir.

X. Doumen : Je n'ai jamais pensé illustrer quoi que ce soit avec mes images. Il est vrai aussi que je n'avais rien à dire de particulier et que

j'étais davantage préoccupé par la construction et l'élaboration du processus me permettant de réaliser ces images, par la représentation. Mais il y a un moment où il est nécessaire de sortir de son atelier. Que ma photographie soit associée à vos travaux est une occasion de la confronter à d'autres regards, et aussi de donner un certains sens.

Ce qui a été dit sur la mélancolie à Rodez¹ m'a beaucoup intéressé. Le fait de basculer ou de ne pas basculer, quel rapport avec moi-même ? Quand on photographie quelque chose, on ne va pas chercher un poupon comme ça pour le poser et faire une série de photos... Non, c'est une recherche. On espère que des gens vont apprécier, être attirés. [...] C'est parti tout simplement : j'ai pris un poupon à ma fille et j'ai fait des essais. A commencé alors une série de photos où j'ai intégré des personnages, parce que avant il n'y en avait pas, ou, si, il y en avait, mais sous une autre forme. [...]

C'est une autre façon de représenter les choses, une manière d'ouvrir une autre voie, de faire avancer mon travail sur ce vide, sur cet ennui. Justement, le fait de me poser ces questions m'empêche de m'ennuyer et m'apporte d'autres questions qui font que je continue à réfléchir.

Peut-être vais-je produire autre chose. Sur cette impression de vide, je ne voyais pas cette question de la mort ou des choses comme ça dans mon travail, ce n'est pas encore apparent pour moi. Alors que je sais qu'elle existe dans mon histoire et chez les gens qui m'entourent et avec qui je vis et qui m'intéressent. Mais pour moi elle n'est pas encore très claire. Par contre, ce vide, oui. Le fait de vouloir basculer vers quelque chose ou de s'accrocher à quelque chose. Aujourd'hui, j'ai entendu certaines choses qui m'intéressent. Je ne sais pas ce que je vais en faire. Rendez-vous dans un an ou deux !

En fait, la photographie est un temps et ce temps est très important. Quand je fais un travail photographique, je suis hors temps par rapport aux autres, même dans les réponses que je peux donner. Ce que je vais dire aujourd'hui sera peut-être un peu différent demain.

1. Séminaire des enseignants du CCPSO, *Les dits déprimés*, à Rodez le 18 octobre 2008.

M.-J. Latour : Il y a dans vos photographies une certaine façon de prendre le monde à contresens. Je pense à la série sur les poubelles, à celle sur la grande plage de Biarritz ou à celle sur la Garonne.

X. Doumen : En général, quand je photographie, j'évite qu'il y ait du monde, car tout le monde se demande ce que je photographie. À Biarritz, par exemple, c'est très surveillé : ils se demandent ce que je photographie puisque tout le monde photographie la mer, et moi je suis à contresens ! Ça pose parfois beaucoup de problèmes, ça paraît anodin, mais...

En fait, il ne faut pas regarder la mer ! Après, ça devient quelque chose, les questions viennent, on se demande pourquoi on fait ça ! Je regarde le travail des Forums du Champ lacanien, ça alimente ma réflexion : qu'est-ce qui se cache derrière ces trous ? C'est là que ça devient intéressant.

Ce qui m'intéresse, c'est le regard des autres. Car je suis convaincu de mon travail, mais les autres non ! Enfin, je suis « convaincu » une fois que j'ai décidé et choisi, mais pas avant, car cela peut prendre énormément de temps, c'est douloureux souvent, avec tous les doutes qui accompagnent le travail. Donc, quand j'arrive au laboratoire, ils regardent en tout petit ce que j'ai fait et se disent : « Bon... qu'est-ce que c'est que ça ? » Je demande des grands formats, par exemple un trou en 1 m 20 par 1 m 20. Ensuite, ils ont une deuxième lecture, ça leur évoque quelque chose, donc je me dis qu'il faut continuer !

Entrer dans l'image, c'est ça qui m'intéresse, pour l'instant en tout cas. C'est ce travail du flou et de la profondeur qui m'intéresse.

M.-J. Latour : Une mise en abîme de l'apparence ?

X. Doumen : Oui ! [...] C'est ce que j'essaye de travailler. C'est pour cela que j'utilise des appareils spécifiques qui me permettent de rendre cette perspective et ces flous, pour ne pas que ça devienne simplement la petite photo avec un trou mais pour entrer dans l'image et pour que ça évoque plusieurs choses.

M.-J. Latour : Dans son carnet d'esquisses rapporté du Maroc, Delacroix assortit un petit paysage de ce commentaire écrit de sa main : « Magnifique paysage vu en se retournant. » Évidemment, pour la psychanalyse, ce retour-ne-ment est essentiel et il y aurait là à dire sur cette topologie. Il y a certainement aussi du détournement dans ce retournement.

Cela me fait penser à ce que dit Jean-Luc Godard : « Pour voir il ne faut pas avoir peur de perdre sa place. » Il me semble qu'il y a là quelque chose qui concerne votre façon de vous porter au cœur du point noir présent dans toute photographie. Que pourriez-vous ajouter sur ce retournement : « Il ne faut pas regarder la mer » ?

X. Doumen : « Il ne faut pas regarder la mer », je voulais dire par là que c'était là où se passaient les choses pour moi. On se sent un peu seul quand même ! Certainement aussi, je ne savais pas où était ma place, et la perdre n'est pas le problème, c'est la trouver qui en est un. Peut-être que cela participe de ce retournement.

Je cherche à photographier cette chose que l'on ne voit pas mais qui est là, c'est une certitude pour moi. Ces prises de vue très frontales, très simples, qui exhibent ce réel qui s'impose au regard, m'aident à rendre évident et surtout à ne pas éviter là où se joue la représentation.

M.-J. Latour : Dans cette photographie, L'Abîme délicieux (titre de la photographie de l'affiche de la Journée nationale des collèges cliniques), comme dans un certain nombre d'autres, la lumière n'éclaire pas le sujet, le sujet lui fait face, ce qui du coup fait surgir le regard bien plus que le visible, l'irreprésentable bien plus que la représentation. Cette photo est donc une vue de dos, c'est-à-dire non pas tant voir l'autre que voir ce qu'il voit et voir ce que l'autre ne voit pas de lui-même. Face à un mur dans la nuit, vous produisez la clarté.

X. Doumen : Un détail a son importance : la personne sur la photo est ma femme, donc le titre que je donne à la photo n'est pas là par hasard, il s'adresse directement à elle, et l'image aussi.

Il est parfois impossible pour l'être humain de sortir du trou dans lequel il s'est enfoncé ou a plongé. L'échelle ou la corde à nœuds ont beau être à côté de lui, il ne les voit pas, et même si

quelqu'un descend pour tenir l'échelle ou la corde, eh bien il trouvera toujours une raison pour ne pas remonter. Il est question d'une certaine jouissance à côtoyer cet abîme et même parfois à rester au fond.

M.-J. Latour : Pouvez-vous dire un mot de votre rapport à la psychanalyse, et du tissage, du nœud entre la photographie et la psychanalyse ?

X. Doumen : J'ai démarré la pratique photographique de façon sérieuse pratiquement en même temps que j'ai franchi un jour cette fameuse porte du cabinet du psychanalyste. J'ai découvert que ce que je photographiais avait un sens – cela peut paraître bizarre mais je doute encore beaucoup de ma production, des questions incessantes se posent. Lorsque je parle de mes images ou de la façon dont je les fais, même des détails anodins, sans importance, eh bien je parle de moi sans détour. Et inversement, mettre des mots sur mes images m'a beaucoup apporté.

Donc le rapport que j'ai avec la psychanalyse est essentiel et évident. Mes photos sont le lieu où se jouent, se nouent et se dénouent les choses, il n'y a pas de résistance, elles me précèdent. Même si je veux fuir la répétition des images, leurs récurrences, les séries, je ne peux pas y échapper, la confrontation est inévitable. Le seul truc que j'ai trouvé, c'est de mettre parfois un an, voire plus, à développer mes négatifs.

Certaines photographies de Xavier Doumen sont visibles sur le site : www.galeriebenchaieb.com